

LA CROISADE DES ENFANTS

Dieu le veut !

1215

I.

LE MANOIR DE KÉROUGAL.



La *guaitte*⁽¹⁾ venait d'annoncer avec son cornet le lever du soleil ; mais les vaisseaux ne s'empresaient pas, comme à l'ordinaire, de s'arracher de leur couche de bruyère sèche, pour prendre la houe et se rendre aux champs. Nulle part on n'entendait la cognée retentir contre les chênes, et au fond de l'horizon, sur la mer du pays de Bretagne, pas une barque ne luttait contre le remous incessamment produit par les rescifs.

C'était fête solennelle, jour de repos, jour de prière ; c'était la Toussaint.

Il était dix heures du matin : la messe venait d'être célébrée avec pompe dans la chapelle du manoir de Kérougal, où se trouvait réunie belle et nombreuse compagnie.

Ce castel était assis sur un roc de granit. D'un côté, les flots toujours fougueux de l'Océan venaient se briser à sa base ; de l'autre, un vaste préau s'étendait comme un tapis

devant sa façade : double image du trouble et du calme, de la guerre et de la paix. Bien que les créneaux des tours portassent l'empreinte de plus d'un siège, cette demeure seigneuriale semblait avoir perdu son caractère de forteresse féodale. Nul archer, nul arbalétrier ne veillait sur ses murailles ; les chaînes du pont-levis étaient rouillées. Il avait pour hôtes la noble dame Hermingilde, ses trois fils, Enguerrand, Isolin, Jehan, sa fille Bérangère, ses damoiselles, ses pages, et quelques vieux serviteurs. Messire Angilbert de Kérougal guerroyait à cette heure en Orient, sous la conduite de Beaudouin, le vaillant comte de Flandre. Il était parti la croix rouge sur l'épaule, gonfanon au vent, menant à sa suite la plupart de ses vassaux, et depuis, nul n'avait entendu parler de messire Angilbert de Kérougal.

Sa digne épouse avait reporté son amour et ses soins sur ses enfants. C'était une de ces vertueuses mères comme en a tant offert le moyen-âge, qui savaient partager le temps entre Dieu et leur famille, et que leur richesse n'empêchait pas de filer une quenouille de lin et de descendre à tous les détails de leur

(1) Espèce de sentinelle qui se tenait dans les beffrois.

maison. Elle joignait, à une grande force d'âme, une incomparable bonté ; respectée autant qu'aimée, elle répandait le bonheur sur tout ce qui l'entourait, et cependant pour sa part, elle ne connaissait pas le bonheur depuis six longues années, depuis le départ du châtelain.

Le jour où commence cette chronique, tous les habitants du castel et quelques dames et seigneurs des manoirs voisins étaient réunis dans la grande salle autour d'Herminilde. Cette salle était une sorte de galerie, coupée par des piliers arrondis, garnie d'un côté de bahuts et de stalles de chêne sculpté, éclairée de l'autre par de larges fenêtres ogivées ; de sorte que la lumière pénétrait à peine jusqu'au fond de la pièce où les vitraux peints achevaient de jeter des nuances de clair-obscur. Près du balcon de pierre se tenait assise dans un fauteuil élevé la noble châtelaine qui, avec l'aide de ses damoiselles, brodait un dessus d'autel pour l'église du plus proche village. A l'entrée de la salle, le chapelain dom Ludger et un vieux majordome causaient gravement et discutaient une question théologique. De jeunes pages les regardaient curieusement comme tout prêts à leur jouer quelque bon tour. Mais le personnage qui fixait le plus l'attention des amis de la châtelaine, c'était son second fils, Isolin, bel enfant de quatorze ans, aux longs cheveux châtain, au visage arrondi, à la taille svelte et bien prise dans un juste-au-corps de drap d'or, fourré de menu-vair. Isolin, déjà clerc habile en *fleur de savoir*, chantait un lai en l'honneur de ses pères. Il y avait dans sa voix toute la fraîcheur du printemps ; ces notes douces contrastaient avec l'énergie des paroles. L'enfant puiné, le petit Jehan, paraissait absorbé, en compagnie de sa sœur Béragère, dans la contemplation des images colorées d'une Bible. Quand, par hasard, il relevait la tête, sa mère ne pouvait voir sans en marquer du déplaisir sa figure pâle, effilée, ses traits légèrement altérés par une vie trop studieuse.

Et le troisième fils, l'aîné, où donc était-il ? sur la pelouse du préau, le brave jouvencel, occupé à des exercices de corps, la taille serrée par un ceinturon de cuir de Danemark, son poignard dans une gaine de peau de chagrin, et son cor d'ivoire suspendu à un lacet de laine rouge. Ses quinze ans et demi en avaient presque fait un homme. Point de fatigue qui l'emportât sur son ardeur. Ainsi, ce même jour, il avait d'abord

gravi les rochers à pic du rivage, puis lancé un cheval au galop, et enfin en ce moment il tenait sur le poing son faucon chaperonné et guettait dans les airs quelque proie digne d'être offerte au chasseur ailé. Tout à coup, il jeta un cri si joyeux et si perçant, que toute l'assistance s'empressa de se mettre aux fenêtres. On vit alors Enguerrand découvrir les yeux de son faucon et donner l'essor à l'oiseau de proie. Au-dessus de la pelouse venait de s'élever du bord d'un ruisseau un héron au long bec ; il planait à une hauteur assez considérable. Le faucon monta droit jusqu'à son ennemi et chercha à le frapper sous l'aile. Le malheureux héron, après s'être défendu vaillamment, ne tarda pas à tomber inanimé. Enguerrand battit des mains et courut s'emparer du vaincu qu'il essaya d'emporter comme un trophée.

« Enguerrand, lui cria sa mère, je vous reconnais là, il vous faut toujours des spectacles de guerre ; mais vous êtes sans pitié, de vous réjouir du sort de ce pauvre oiseau.

— Madame, répondit-il, la vénerie est plaisir de seigneur ; elle prépare à d'autres combats où doit se montrer l'héritier d'une noble maison. »

En disant cela, son regard brillait de fierté. On pouvait deviner chez ce jeune homme de quinze ans toute sa carrière future de chevalier. Sa taille était un peu ramassée, ses traits largement accusés, son teint basané, ses cheveux drus et noirs. C'était la force en germe et l'avenir écrit dans le présent.

Il continua :

« Ne vaut-il pas mieux, belles dames, passer sa vie dans les dangers, que rester au coin du foyer à se dodiner ou à chanter comme un trouvère ? »

Isolin se mit à rire de cette brusquerie, et pour toute réponse fit vibrer les cordes de sa mandore. A ces sons, qu'il dédaignait, Enguerrand s'éloigna en courant de toutes ses forces.

On fut tenté d'attribuer ce départ à un caprice d'enfant ; mais en regardant avec plus d'attention, on vit Enguerrand s'arrêter près du mur d'enceinte et aborder résolument un homme qui venait de pénétrer dans les jardins sous la conduite d'un des varlets.

Le costume de l'étranger était bizarre ; d'épaisses bottines, dans lesquelles tombait une espèce de haut-de-chausses fort ample ; une robe ouverte sur le devant et déchirée en plusieurs endroits, un petit casque sans visière ou *morion*, et enfin un long bâton

recourbé d'où pendait une calebasse, formaient, avec un collier de coquilles, l'ensemble le plus curieux. Il y avait, chez ce voyageur, du soldat et du pèlerin; son visage fatigué, coupé de cicatrices, coloré de cette nuance brune que donne le soleil d'Orient, attestait une vie rude, semée de périls, la vie du guerrier.

Il suivit Enguerrand avec humilité. Quand ils eurent gravi l'escalier tortueux et furent entrés dans la grande salle, la châtelaine alla au-devant de l'étranger et lui demanda avec une bonté parfaite s'il ne souffrait pas, s'il n'était pas un pauvre pèlerin.

— Ma noble dame, je suis un croisé.

— Ah!... vous arrivez...

— De la Terre-Sainte.

— Et peut-être, dit-elle en hésitant, peut-être avez-vous des nouvelles à m'apprendre, des nouvelles de...

— Peut-être.

— Oh! parlez.

— Quand vous aurez daigné m'accorder un moment d'audience.

— A vous? »

Et Hermingilde tremblait d'émotion.

« Venez donc, messire, venez dans mon oratoire; là, devant Dieu, vous me ferez connaître toute la vérité. »

Et ils sortirent de la salle en laissant l'assemblée muette de stupeur.

L'oratoire de la noble dame était grave, comme il convient à un lieu de prière et de méditation; des lambris de chêne sculpté, avec des images de saints en relief, couvraient les murs; en face de la porte s'élevait un Christ d'ivoire au-dessus d'un prie-Dieu. C'est là que dame Hermingilde fit entrer le pèlerin.

Cet homme, en pénétrant dans cette retraite, parut se recueillir; il se courba et adressa au ciel des vœux pour les habitants du manoir.

« Je vous remercie, dit Hermingilde; mais c'est le sort de mon époux seul qui me préoccupe. De grâce, expliquez-vous à son sujet!

— Madame, je serai franc, dùt la vérité vous être pénible!

— Ciel!...

— Votre époux n'est plus.

— Malheureux comte! mes chers enfants!...

— C'est pour la foi qu'il a péri, madame, et c'est une glorieuse fin.

— O mon Angilbert, tout est donc fini! ton cœur généreux a cessé de battre, tes pau-

pières sont closes... Peut-être ta dépouille gît-elle sans honneur dans les sables de la Syrie, confondue avec les cadavres des infâmes Sarrazins... Et personne n'a reçu tes adieux, ton dernier soupir, nulle voix ne t'a consolé, mon Angilbert... Pourquoi n'as-tu pas écouté mes tristes prédictions? pourquoi as-tu résisté à mes supplications? »

En vain Hermingilde voulait-elle paraître courageuse; la force lui manqua, elle tomba à genoux sur son prie-Dieu en pressant sa tête avec ses mains.

Quand elle releva son visage, il était baigné de larmes. Soudain ses traits se ranimèrent, un éclair d'espérance brilla dans ses yeux.

« Messire, s'écria-t-elle... il me faut une preuve: vous n'étiez pas au service de mon noble seigneur et maître. Le connaissiez-vous, seulement? peut-être avez-vous pris pour lui quelque autre chevalier?

— Aussi vrai que je me nomme Pierre Archibald, de Poitiers, j'ai connu le comte de Kérougal.

— Avant son départ, il reçut de moi un anneau de fer et me promit de me l'envoyer par un de ses écuyers ou soldats s'il était blessé grièvement et s'il se croyait jamais en danger de mort. »

L'étranger sourit avec amertume, et entr'ouvrant l'aumonière de cuir qui tombait de sa ceinture, il en tira un petit paquet d'étoffe qu'il remit à la châtelaine. Une bague s'y trouvait, une bague de fer... Hermingilde jeta un cri: toute espérance était anéantie.

La tapisserie se souleva. Enguerrand parut; il était pâle et agité. Sa mère lui fit signe de sortir. Mais l'enfant, avec son âpreté, son énergie de résolution, resta là sans parler, comme s'il eût voulu dire par sa présence: « Je suis désormais l'héritier du nom de mon père; ce manoir est à moi, ces vassaux m'appartiennent; j'ai le droit d'être traité en homme et de recevoir la confiance des plus graves secrets. » Le cri jeté par sa mère lui avait tout révélé.

Hermingilde prononça avec lenteur et solennité les paroles suivantes: « Ce n'est pas à vous, mon fils, qu'il faut cacher la nouvelle du malheur qui nous frappe. Dès ce moment, tout ce qui appartenait à votre père vous appartient. Vous voilà maître ici; encore un an, et vous n'aurez plus besoin de ma tutelle. Mais, hélas! à quel prix allez-vous porter le beau nom de Kérougal! »

Enguerrand l'embrassa avec une respectueuse tendresse; puis, se tournant vers l'étranger, qui, sous son air d'humilité les examinait attentivement : « Ami, dit-il, racontenous ce que tu sais sur mon père; le fils d'un chevalier doit avoir la force de tout entendre.

— J'ignore, répondit l'étranger, quels événements ont précédé le jour où le sire de Kérougal est tombé; mais je puis vous rapporter toutes les circonstances de sa fin... Après la prise de Byzance par les croisés, et quand nous eûmes placé sur le trône grec notre vaillant Beaudouin, comte de Flandre, quelques-uns de nous passèrent en Asie pour délivrer enfin la Terre-Sainte. Je me trouvais dans les rangs des hommes d'armes que votre noble père commandait. Pendant deux ans, nous combattîmes avec succès, surtout à Antioche et à Damas; mais, après plusieurs tentatives inutiles pour s'emparer de cette dernière ville, le sire de Kérougal espéra être plus heureux en se réunissant à des chrétiens de Syrie, qui l'abandonnèrent au milieu de l'action. Nous n'étions plus alors que trois cents croisés, en présence de dix mille cavaliers sarrazins. L'ennemi formait comme un cercle où nous étions emprisonnés, un cercle de fer... « Marchons en avant! » s'écria le sire de Kérougal. Aussitôt, tête baissée, nous nous élançâmes contre les infidèles. Le hasard m'avait rapproché de notre chef; je ne le perdîs pas de vue, son exemple encourageait ses soldats... Il semblait qu'il eût vingt bras, tant il multipliait ses coups et tant sa redoutable épée lui ouvrait un large passage. Enfin nous touchions à notre camp, lorsqu'un sheick d'une bravoure éprouvée, nommé Mohammed-Saleh, nous cria: « Lâches! arrêtez! Y a-t-il parmi vous un homme qui ose me regarder en face? » Le sire de Kérougal se retourna vivement, courut à cet adversaire; mais son courage le soutenait mieux que sa force... Cependant il n'avait encore qu'une faible désavantage, et Mohammed-Saleh mettait de la générosité à retenir ses coups, quand le fils du sheick, jeune homme inexpérimenté, croyant son père près d'être vaincu, décocha une flèche au sire de Kérougal... Votre époux tomba, madame; nous l'emportâmes expirant, et c'est par moi qu'il vous a fait ses adieux.»

Un long et triste silence succéda à ces confidences pénibles; mais Enguerrand ferma le poing et fronça le sourcil; il semblait méditer quelque sombre pensée. C'est ce que la

noble dame vit à travers ses larmes; elle frémit, et attirant son fils contre son sein :

« Oh! quelle est l'idée terrible qui agite ton esprit?

— Je ne sais, ma mère, je ne sais... Mais ce Sarrazin ne recevra-t-il jamais le châtiment de son crime?

— Bannis un tel ressentiment; Dieu nous commande de pardonner à nos ennemis.

— Madame, dit Pierre Archibald, votre fils a l'ardeur et le courage d'un gentilhomme.

— Vous vous trompez, il a l'imprévoyance et la légèreté d'un enfant.

— Excusez donc ma franchise... J'aurais bien du feu qui a brillé dans son regard; mais j'ai rempli ma mission, et je dois me retirer.»

Il repoussa les offres de récompense que lui fit la châtelaine, et s'éloigna en échangeant avec Enguerrand un coup d'œil significatif.

Hermingilde prit son fils par la main et rentra dans la grande salle où sa présence était attendue avec anxiété. En voyant l'altération de ses traits, personne n'osa l'interroger.

« Messire Ludger, dit-elle avec gravité à son aumônier, veuillez faire sonner à la chapelle le glas des trépassés.

— Grand Dieu! s'écrièrent à la fois Béran-gère, Isolín et Jehan: pour qui, madame?

— Hélas! mes enfants... pour votre père!»

La douleur d'Hermingilde fut profonde, mais résignée. Pendant quinze jours, la cloche retentit au haut du beffroi et invita les habitants des villages d'alentour à joindre leurs prières à celles de la châtelaine.

Enguerrand, appelé par la mort de son père à soutenir l'honneur d'un nom célèbre parmi tous ceux de la Bretagne, n'avait pas tardé à comprendre la grandeur de ce devoir. Un mélange de tristesse et de fierté se peignait sur son front; mais son affliction ne s'exhalait ni en plaintes ni en gémissements. Cette âme juvénile était ferme comme une cuirasse d'acier bien trempée.

Un jour, Isolín, qui se plaisait à entendre au dehors les chants des pèlerins traversant le pays, s'aventura assez loin du castel. Il ne fut pas médiocrement étonné de voir Pierre Archibald qui s'approcha et lui remit assez mystérieusement une lettre pour Enguerrand. Au retour, Isolín prit à part son frère aîné et lui présenta le parchemin.

« Oublies-tu, dit celui-ci, que je ne suis

pas un habile clerc comme toi? Ça, lis-moi ce grimoire. »

Isolin lut ce qui suit :

« Demain matin, quand le sable aura versé « la huitième heure du jour, il sera doux « pour sire Enguerrand de Kérougal, d'aller « s'asseoir sur les rochers de la plage de « Plougastel et de promener son regard sur « les grèves battues par les flots. Du haut de « ces murailles de granit, l'œil se porte sur « l'immensité de l'Océan, et la pensée rêve « d'autres cieux, d'autres contrées, d'autres « mers, et se reporte vers les absents, les « exilés, les morts. »

« Est-ce là tout ce que voulait te dire le pèlerin? ajouta Isolin avec un sourire de raillerie; ce n'était, certes, pas la peine d'y mettre tant de mystère? »

— Qu'en sais-tu? répartit Enguerrand; cet homme a peut-être un secret à me révéler.

— Et tu iras à ce rendez-vous... sans craindre quelque embûche?

— Quoi! un ancien croisé, un pèlerin, voudrait me tromper!... C'est impossible; j'irai au rendez-vous! »

II.

AU BORD DE LA MER

Sous un climat toujours battu par les tempêtes, sous un ciel noir et rigoureux, une lutte éternelle s'est engagée entre l'Océan et la ceinture de granit qui défend, comme une cuirasse, la côte de Bretagne. La torche de Penmark, les grottes de Crozon, le gouffre de Plogeff, attestent cette lutte effroyable, même pour les habitants du pays, tout accoutumés qu'ils soient à un pareil spectacle. L'aspect des rochers suspendus sur l'abîme de la côte de Plougastel, en face de Brest, n'est pas moins mélancolique. C'est là que devait avoir lieu l'entrevue indiquée par Archibald.

Enguerrand revêtit, ce matin-là, son costume de chasse. A peine eut-il franchi l'enceinte des jardins, que, se jetant brusquement dans un chemin creux qui menait à la mer, il se dirigea vers le rivage. Décidé à monter dans la première barque qui passerait à sa portée, il se mit en devoir de descendre sur la grève; il n'y parvint point sans fatigue, et là il lui fallut attendre. Attendre, oh! quel supplice... Son regard, fixe comme celui d'un aigle, se portait sur tous les points de l'horizon. Enfin, un chant traînant se fit

entendre au loin; une barque parut. Enguerrand appela le pêcheur, qui vira de bord; et bientôt le léger esquif les emporta vers Plougastel. Là, ils eurent besoin d'employer de grands efforts pour prendre terre. Le pêcheur amarra sa barque, s'y étendit et s'endormit après avoir bu une large ration de genièvre. Enguerrand était déjà loin.

Sautant de roche en roche, avec la légèreté d'un chamois, il atteignit en quelques minutes la crête de la côte. Bien que hors d'haleine, il porta son olifant à sa bouche et en tira un son prolongé, auquel répondit un autre son. Le jeune homme s'avança dans la direction du bruit, guidé par de nouveaux sons de trompe qui, de distance en distance, parvenaient jusqu'à ses oreilles. Des cloches éloignées annonçaient la huitième heure, lorsque Enguerrand se trouva en présence du pèlerin, qui le salua avec les démonstrations d'un profond respect.

« Ça, dit le fils du sire de Kérougal, pourquoi m'avez-vous appelé ici avec tant de mystère? Était-il besoin d'user de ruse, cette arme indigne d'un gentilhomme? »

— Monseigneur, il fallait en effet un secret impénétrable, car ce que j'ai à vous confier est bien grave et ne saurait être entendu des profanes.

— Vous m'étonnez, maître Archibald. Prenez garde d'avoir voulu me tromper; car, je le jure par l'âme de mon père! je ne vous ferais pas un bon parti. »

Archibald se récria avec la plus chaleureuse indignation :

« Par l'âme de votre père et par le ciel qui nous voit! écoute et pèse nos paroles; j'atteste qu'il n'y a point de fourberie dans mon cœur. Ce n'est pas quand on porte ce signe (et entr'ouvrant son mantel, il montra la croix rouge qui se dessinait sur sa simarre), ce n'est pas au retour de la Terre-Sainte, et après avoir enduré toutes les souffrances d'un soldat de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'on peut songer à dol et maléfices. Non, non, détrompez-vous, monseigneur.

— Je vous crois, maître; d'ailleurs, j'ai eu confiance en vous, et pour venir, j'ai aussi bravé des dangers.

— Oh! vous êtes un Kérougal: grand courage et grand renom sont une partie de votre héritage.

— Parlez vite. Ce secret?...

— Le voici. Mais d'abord, permettez-moi de couvrir vos épaules de mon mantel; vous frissonnez; l'eau de la mer vous a mouillé.

— Ce n'est rien. Pour un peu d'eau !

— De grâce, permettez ; puis voici un cordial qui achèvera de vous ranimer si vous en portez quelques gouttes à vos lèvres. »

Le jeune homme accepta pour éviter une contestation ; mais à peine eut-il bu, qu'une vive chaleur courut dans ses veines.

— Ceci, dit Archibald, est une liqueur d'Orient qui, plus d'une fois dans les déserts, a ranimé mes forces épuisées. »

Sous l'empire d'une exaltation dont il ne se rendait pas bien compte, Enguerrand s'était assis auprès du pèlerin. Celui-ci prit la parole :

« Monseigneur, vous avez souventes fois entendu narrer les grands exploits des croisades ? On vous a dépeint cette ardeur religieuse et guerrière qui transportait également les chevaliers et les serfs à la vue de la croix du Sauveur, à la vue d'un ermite revenu de la Palestine et tout éloquent de charité.

— Oh ! oui, ce sont là de grands souvenirs.

— Bien plus, c'est l'histoire d'hier, ce sera celle de demain. Les Godefroy de Bouillon, les Boémond, les Tanerède, ont conquis dans la Syrie et la Palestine une gloire impérissable. Toutes les familles princières, tous les manoirs de France, d'Allemagne et d'Angleterre, ont voulu être représentés dans ce camp des nations d'Europe ; nos rois mêmes, Louis VII et l'auguste Philippe II, se sont croisés ; Richard Cœur-de-Lion a pris d'assaut une ville bien fortifiée, qui se nomme Ptolémaïs, et enfin, dans la dernière expédition, un comte a ceint, à Byzance, le bandeau des Césars... Ce sont là des faits glorieux ! qu'en dites-vous ?

— Continuez, Archibald.

— Cependant, Dieu pour punir les Chrétiens de leurs divisions, n'a pas voulu que leur œuvre subsistât. Jérusalem est retombée au pouvoir des Infidèles ; le sabre de Saladin a profané le temple si cher à notre foi. Le tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ est ravi à notre contemplation et à nos prières ; comme autrefois, les pèlerins sont abreuvés d'humiliations, d'opprobre et de douleurs. Fatigués de leurs nombreux sacrifices, les rois n'osent plus s'aventurer sur les traces glorieuses de leurs prédécesseurs ; l'enthousiasme n'est pas moindre qu'autrefois, mais le nombre des guerriers a diminué tant par les fatigues de la route que sous le fer de l'ennemi.

— Hélas ! je ne le sais que trop, s'écria le jeune homme ; mon noble père était parti avec l'espoir de chasser les Sarrazins de la ville sainte ; il était parti plein d'ardeur et de confiance, et jamais il ne reviendra.

— Mais du moins il peut être vengé.

— Expliquez-moi donc le sens de ces paroles, que déjà vous m'avez fait entendre.

— Soit, aussi bien le temps en est venu. J'ai conçu le projet d'une nouvelle croisade, et j'ai pensé que les fils du sire de Kérougal y prendraient part et feraient payer aux Sarrazins le sang d'un père.

— Quoi ! à notre âge !

— Tous vos compagnons seront aussi jeunes que vous.

— Des chevaliers enfants !

— Les enfants sont des hommes quand il s'agit de combattre pour la cause de Dieu. David était à peine adolescent le jour où sa fronde renversa dans la poussière le géant philistin. Joas n'était qu'un enfant, et cependant la reine Athalie et ses faux dieux furent vaincus par lui. Tobie, enfin, fut choisi par le Seigneur pour subir les plus rudes épreuves et rendre la vue à son père. Quand d'aussi grands miracles ont signalé la puissance divine, pourquoi notre siècle ne verrait-il pas se renouveler les mêmes prodiges ? Pourquoi l'enfance ne serait-elle plus élue pour représenter le ciel auprès des hommes et prouver que rien n'est impossible au chrétien fervent ? Oui, si Jérusalem n'a pu être sauvée par l'épée des chevaliers, elle sera reconquise par la fronde des nouveaux David. Saisis d'étonnement, de terreur même à l'aspect de leurs jeunes et intrépides adversaires, les Sarrazins sentiront s'évanouir cette présomption qui les a rendus si terribles. Et d'ailleurs, les rois et princes ne voudront pas rester oisivement dans leurs palais, ni les chevaliers dans leurs manoirs, pendant que de simples enfants auront quitté le toit de leurs pères et rompu les doux liens de leurs familles pour marcher vers l'Asie. Votre armée ne fera qu'en précéder une autre plus nombreuse peut-être, mais non plus forte, et qui, à son arrivée, verra avec admiration les miracles opérés par Dieu devant vos pas. C'est une grande et sublime entreprise que celle-là ! J'ai voulu vous y associer, messire Enguerrand de Kérougal, parce que vous avez le cœur intrépide et n'êtes jeune que par le visage, et qu'ainsi vous pourrez commander une partie de vos compagnons ; puis, parce que votre père attend de vous vengeance

d'un meurtre infâme, et que rien ne doit vous coûter pour accomplir jusqu'au bout vos devoirs envers lui. Maintenant, dites-moi toute votre pensée : Resterez-vous auprès de votre noble mère, à l'abri du péril, ou partagerez-vous les fatigues et la gloire de jeunes gentilshommes comme vous, tout prêts à guider de simples enfants de paysans qui déjà brûlent du désir de suivre vos pas pour conquérir les palmes immortelles ? Vous ai-je bien jugé en comptant d'avance sur votre ardeur de chrétien et de bon fils ?

— Vous m'avez bien jugé ! s'écria le jeune homme en se levant avec impétuosité. C'est Dieu qui vous a envoyé jusqu'en notre pays de Bretagne et m'a parlé par votre bouche. Malheur à moi si je ne l'écoutais pas ! Et non-seulement je me croiserai, mais encore mes deux frères m'accompagneront dans notre entreprise ; et si le Seigneur nous prête force, nous aurons l'honneur de soutenir le renom de nos ancêtres ! »

En parlant ainsi, le jeune homme avait pris cet air inspiré qui révèle les grandes pensées. Il y avait sur ses traits une nouvelle énergie ; on eût dit que, ceint de l'épée, il voyait apparaître déjà les hordes de Sarrazins et s'apprêtait à les combattre. La joie se peignit sur le visage du pèlerin, qui pressa les mains d'Enguerrand et s'inclina.

« Dans mes bras ! s'écria le jeune comte ; maintenant nous sommes tous deux du même rang, tous deux soldats du Christ. »

Et sur le rocher de granit, en présence du ciel et de l'Océan, ils se donnèrent l'accolade des chevaliers.

Archibald reprit : « Personne, hors vos frères, ne doit être instruit de ce projet ; vous comprenez tous les obstacles qu'y pourrait opposer la tendresse alarmée d'une mère. De plus, notre départ aura lieu dès demain, pendant la nuit.

— Dès demain ?

— Il le faut ; plus de trois cents enfants ont promis de me rejoindre au centre de la

forêt du Méné-Com, entre Brest et Quimper ; vous serez leur chef, de même que vous êtes déjà le seigneur et maître de leurs pères. Ils s'empresseront de reconnaître votre commandement.

— Dès demain ! Et ma mère, que deviendra-t-elle, privée d'un époux, privée de ses enfants ?

— Sa fille lui restera. Elles prieront pour vous, et d'ailleurs avant deux années vous serez de retour.

— Dieu vous entende ! Du reste, j'ai juré de vous accompagner, et je ne retirerai pas mon serment.

— Ainsi donc, je puis compter sur vous ?

— Oui, maître Archibald, et nous serons pourvus d'armes et de bons destriers. Adieu, il est temps de nous séparer. »

Et, après avoir serré encore une fois le pèlerin contre sa poitrine, Enguerrand descendit la côte escarpée avec la même agilité qu'il avait mise à la gravir.

Arrivé sur la grève, il retrouva le bateau et le pêcheur encore endormi. Il remonta dans l'esquif, saisit les rames et, faisant de la tête un signe d'adieu à maître Archibald, qui était demeuré au haut des rochers de Plougastel, il reprit la direction du manoir de Kérrougal. Le pêcheur s'éveilla au bruit des rames, et grande fut sa confusion en voyant que le jeune seigneur conduisait lui-même la barque. Enguerrand lui répondit par un sourire, et tous deux firent tour à tour de si heureux efforts qu'au bout d'une heure ils étaient arrivés en vue du castel. Le jeune homme tira de son escarcelle quelques pièces d'argent et les jeta dans la coiffe de laine du pêcheur ; puis sautant avec légèreté sur le rivage, il regagna promptement le manoir où l'on attendait son retour avec une vive impatience.

ALFRED DES ESSARTS.

(La suite au numéro prochain.)



